

ÉTUDES ET ESSAIS

YVES PERSON

Samori et la Sierra Leone*

Il est des cas où l'observateur se défend mal de céder au déterminisme géographique, tant il est clair que l'homme a exercé sa liberté dans le cadre qui s'imposait à lui. C'est ainsi que l'Afrique occidentale est zébrée de bandes climatiques et végétales orientées dans l'axe des longitudes et que cette disposition est encore renforcée par le tracé parallèle du golfe de Guinée. En opposant ainsi des zones fortement contrastées, la nature a orienté des courants d'échanges fort anciens et a multiplié les effets du grand tournant que prit l'histoire à la fin du xv^e siècle quand les Européens surgirent sur la côte du continent.

I. — LES DEUX PARTENAIRES

1. *Les routes des Dyula.*

L'Ouest africain était jusque-là animé par les routes de l'or et des esclaves qui unissaient le Soudan au Maghreb, et, plus au sud, par celles de la kola qui remontaient des franges de la forêt vers les savanes aux vastes horizons. Celles-ci traversaient le berceau de la puissante ethnie malinké, au sein de laquelle se différençia très tôt un groupe, spécialisé dans le commerce à longue distance, et qui reçut le nom de Dyula.

Toutes les activités de relation, unissant des zones complémentaires, étaient naturellement orientées dans l'axe des méridiens, bien

* Cette conférence, prononcée en 1965 sous les auspices de la Société Française d'Histoire d'Outre-Mer, a été inspirée par plusieurs chapitres de notre thèse sur Samori, qui doit être prochainement publiée et où le lecteur trouvera la liste des sources utilisées. En attendant, nous lui demandons de se reporter à la bibliographie de notre article, « L'aventure de Porèkèrè et le drame de Waïma », *Cahiers d'Études Africaines*, V-II, 18, 1965, pp. 248-316.

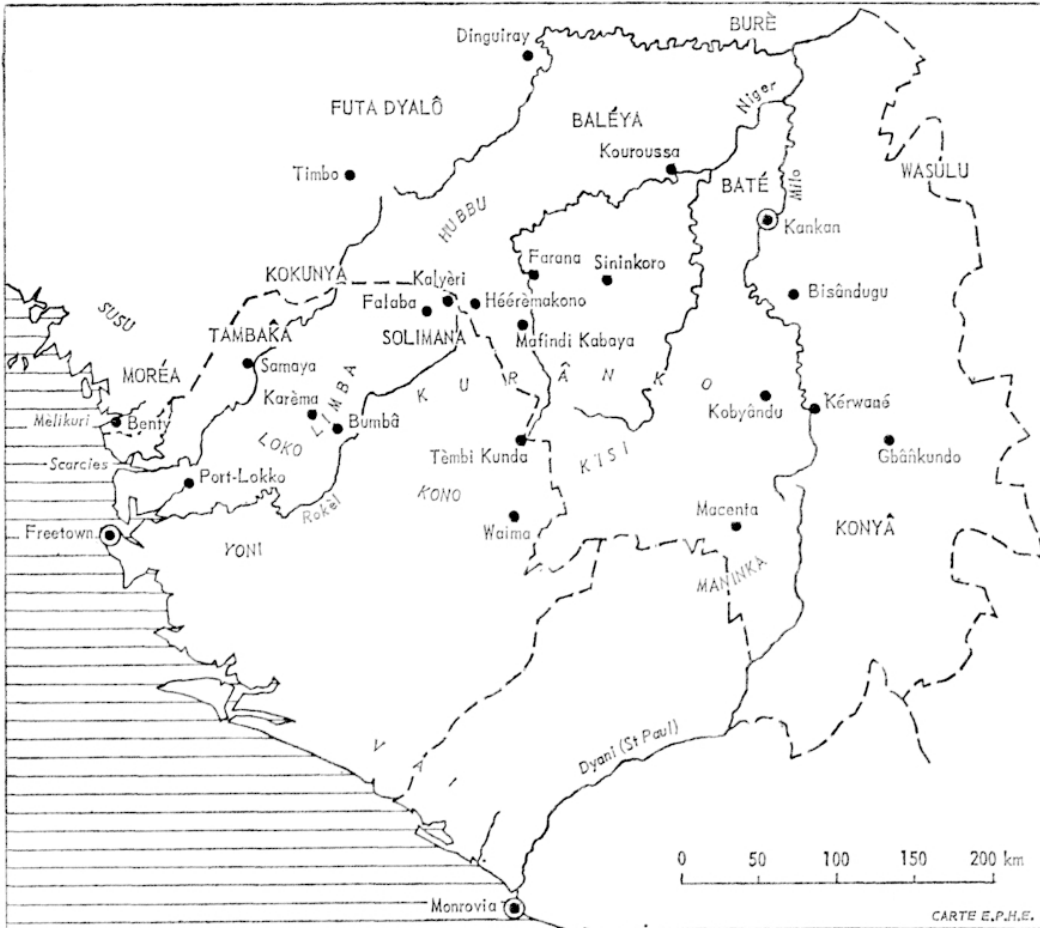
que la déviation du front atlantique et les fleuves de Sénégambie aient sensiblement gauchi cette direction dans l'ouest.

Le grand renversement du ^{xvi}e siècle ne changea rien à cette disposition d'ensemble, mais le flux commercial, que ces artères avaient de tout temps dirigé vers le nord, prendra désormais la direction du sud. Les rivages de la mer, que l'homme avait toujours vue déserts, se couvrirent de comptoirs européens, tandis que les vaisseaux pratiquaient régulièrement le troc dans leurs intervalles. Pour rejoindre ces nouveaux foyers, les Dyula prolongèrent leurs routes traditionnelles à travers la bande forestière qui les séparait de la mer, en contournant seulement les massifs les plus impénétrables comme celui des Kru, depuis le Dyani (Saint-Paul) jusqu'au Bandama. Pour assurer leur protection et stabiliser le nouvel ordre qu'ils créaient, ils marchaient de compagnie avec des lignées animistes guerrières, qualifiées de Sôninkè ou Sohôndyi, qui fournissaient les cadres politiques.

Vers la mer.

Toute l'histoire de l'Afrique occidentale, du ^{xvi}e siècle au début du ^{xix}e, s'inscrit dans ce canevas. Dans les secteurs où la forêt demeura impénétrable, ses lisières formaient cependant cul-de-sac, et le pays ne connut qu'une évolution lente, selon un schéma millénaire. Partout où la percée s'opéra jusqu'à la côte, on observa, par contre, des transformations profondes et révolutionnaires. C'est ainsi qu'au ^{xvii}e siècle aucune liaison importante entre la mer et la zone soudanaise n'existait depuis les routes de la Sénégambie au nord-ouest, jusqu'à celle du Bandama au golfe de Guinée. La géographie suggère cependant deux voies de pénétration à travers le massif forestier intermédiaire. La première unit facilement le Haut-Niger aux Rivières du Sud, car l'aire historique des civilisations soudanaises s'avance ici tout près de la côte, tandis que les montagnes du Futa-Dyalô réduisent à peu de chose la barrière forestière. La seconde, qui va du Haut-Milo à la région de Monrovia, est attirée par les savanes du Haut-Konyã, qui mettent le Soudan aux portes de la forêt, et par la vallée du Dyani (Saint-Paul) qui guide les colporteurs vers la mer, en dépit de la grande sylvie. Ces deux axes ont été suivis par des migrations dès le ^{xvi}e siècle (Somba et Quoja) et des noyaux manding en portent témoignage jusqu'à nos jours (Kono, Vai, Maninka de Macenta). Ce dernier itinéraire, brisé par les montagnes de la Dorsale et étouffé par la forêt, n'a pris de l'importance qu'au ^{xix}e siècle, après la fondation du Libéria. Le premier, beaucoup plus aisé, débouche sur la Côte des Rivières ou sur l'admirable rade de la Sierra Leone, et est au cœur de notre propos. Il a été suivi depuis le début du ^{xviii}e siècle et son rôle historique a été considérable. Son ouverture a soudain rapproché de la mer les

franges forestières du Haut-Niger et du Haut-Milo, qui échappaient ainsi à leur position de cul-de-sac. Ces régions ne connaissaient jusqu'à le monde extérieur que par l'intermédiaire des colporteurs de kola. Elles ont alors découvert le commerce maritime, et l'exportation des esclaves a pris la première place dans leur économie d'échanges.



Sierra Leone et régions limitrophes.

Kankan et le Baté.

C'est au carrefour des trois axes de la forêt, de la mer et de la savane, que Kankan a grandi, en amont du bief navigable du Milo. Ce modeste village du XVII^e siècle s'est alors transformé en centre de commerce et d'islam, puis en véritable métropole des Dyula occidentaux. Les nombreuses agglomérations qui grandirent au voisinage finirent par constituer une province, le Baté, qui jouera un rôle essentiel comme relais de la civilisation soudanaise vers la forêt et la mer. C'est lui qui assura la diffusion de nombreuses lignées de Dyula, dont certaines allaient jouer un rôle politique, comme les Sisé, les Béréte et les Turè.

Le mouvement commercial intense qui se développa au XVIII^e siècle entre Kankan et la Côte des Rivières se trouvait favorisé par la révolution peule qui établit au Futa-Dyalō une aire de paix relative sous le contrôle des musulmans. Ce nouvel et puissant État se coupla avec Kankan, et c'est à son appui que le Baté doit son indépendance politique, acquise vers 1775. Tout au long des pistes descendant vers la mer, de nombreuses colonies dyula s'établirent, organisant des gîtes d'étapes et s'assimilant plus ou moins au milieu. Ils retrouvaient dans l'ouest un groupe social analogue, les Dyakhanke ou Bunduka, issus du Haut-Sénégal et connus soit pour leur science islamique, soit pour le commerce des esclaves dans lequel ils s'étaient spécialisés. Sur la côte, ces immigrants gardaient généralement l'islam mais adoptaient la langue du pays. C'est ainsi que des Turè, issus du voisinage de Kankan, s'installèrent en Mèlikuri (Forecaria, Guinée) à la fin du XVIII^e siècle et islamisèrent les Susu en se fondant parmi eux. A l'aube du XIX^e siècle, ils s'emparèrent du pouvoir politique au Morea, et même, un court instant, chez les Temné de Port Lokko, aux portes de la Sierra Leone.

Une révolution.

Cette évolution rapide explique les grands mouvements qui vont secouer au XIX^e siècle toute la zone préforestière dont ces routes étaient issues. Un moment viendra où les Dyula, grandissant en nombre et se voyant de plus en plus nécessaires, n'accepteront plus passivement l'ancienne structure politique et sociale. Quand ce sentiment viendra en conjonction avec l'exemple du Futa-Dyalō et l'écho des guerres saintes (*dyaadi*) du nord, une série d'explosions se produira. La résultante de ces efforts et des réactions animistes suscitera une révolution profonde dont Samori sera le plus illustre protagoniste.

Sans insister sur les caractères originaux de ce bouleversement, soulignons que le facteur commercial était essentiel au point d'éclipser la religion qui joua un rôle tardif et secondaire. Samori, formé par l'esprit dyula, s'était donné la mission d'assurer la sécurité des routes caravanières. La marche de ses armées va s'orienter sur celles-ci et d'abord sur celles de la kola qui s'étirent le long des méridiens. C'est en les suivant que la nouvelle hégémonie se heurtera fortuitement aux Français.

Après avoir pris en main les pistes allant de la forêt au Sahel, une seconde étape lui permit de contrôler celles qui descendaient vers la mer, c'est-à-dire essentiellement celles qui unissaient le Haut-Niger à la Sierra Leone. Nous pouvons négliger celle du Konyā au Libéria, encore que Samori en ait contrôlé un long segment grâce à ses alliances en pays toma. Elle ne joua jamais qu'un rôle secondaire, et il s'est

avéré impossible de réunir une documentation sérieuse sur le commerce de Monrovia ou la place qu'y tenaient les agents de notre héros. La tradition orale nous renseigne pourtant à ce sujet, mais elle n'est pas recoupée par les rares ouvrages dont nous disposons, comme celui de Sir Harry Johnston.

2. *La Sierra Leone.*

Le cadre de notre étude étant ainsi posé, il reste à présenter le partenaire de Samori, en l'occurrence la colonie de Sierra Leone. Sur toute la Côte des Rivières, d'éphémères factoreries se livraient, au XVIII^e siècle, à la traite des Noirs, dont cette région était l'une des grandes sources. Après son interdiction, la morphologie complexe de cette côte permit à ce trafic de survivre et même de s'intensifier. Il se pratiquait généralement dans de véritables repaires fortifiés, tel celui des Gallinas, sur la frontière libérienne, qui servit jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

C'est dans cette terre d'élection de l'esclavage que les philanthropes britanniques avaient implanté Freetown dès 1787. La colonie se développa très lentement, bien que sa rade admirable servît de base aux croisières anti-esclavagistes et qu'un tribunal international y siègeât. Après une croissance pénible, une certaine maturité était pourtant sensible vers le milieu du siècle, au moment précis où la traite clandestine s'effondrait.

Ce phénomène s'explique par la conjonction de facteurs très divers.

Le facteur impérial.

Les nécessités impériales passaient alors au premier rang, car le développement de la navigation à vapeur donnait à Freetown une importance toute nouvelle comme seul point de charbonnage britannique entre Gibraltar et le Cap. On y plaça une garnison. Le charbon avait attiré de grandes entreprises de navigation et de commerce, comme Elder, Dempster and C^o de Liverpool, dont une filiale, la Sierra Leone Coaling C^o, sera la première maison de la place après 1870. Des firmes purement commerciales, telle Swanzy de Londres, dont les affaires s'étendaient jusqu'au Dahomey, y établirent des agences importantes. L'ère du protectionnisme n'étant pas encore ouverte, on trouvait aussi des maisons françaises, comme Verminck de Marseille, qui donnera bientôt naissance à la C.F.A.O.

Ces sociétés commercialisaient l'huile des Rivières ; mais la plupart de leurs exportations, comme l'or, l'ivoire et les peaux, venaient de l'intérieur. C'est aussi de là que descendait le bétail nécessaire à la colonie, alors que le riz était acheté aux populations voisines. Les

factoreries vendaient des tissus, des alcools, toute une quincaillerie et surtout des armes et de la poudre. Ces armes étaient des fusils de traite grossiers, inspirés des modèles du XVIII^e siècle, comme les *Dane guns* à long canon des Britanniques. Les forgerons les réparaient facilement ou même les fabriquaient quand la distance en rendait le prix excessif. Ces armes servaient à la chasse qui gardait une grande place dans l'économie de subsistance, mais leur rôle militaire devenait naturellement de plus en plus important.

C'est seulement vers 1880 qu'apparaîtra un nouvel article, le fusil moderne, dit « à tir rapide », dont les nombreux modèles s'échelonnent du Chassepot au Kropatchek et au Lebel. Ce sont cette fois des armes de combat, et leurs acheteurs seront presque uniquement des chefs politiques. Leur commerce, prospère jusqu'en 1890, sera brisé quand la Conférence de Bruxelles le condamnera sans appel ; mais il faudra encore deux ou trois ans pour que cette décision soit exécutoire sur la côte d'Afrique.

Le peuple krio.

Le second facteur qui joua en Sierra Leone, au moment précis où le commerce remodelait profondément la colonie, fut l'entrée en scène du peuple créole ou, plus exactement, krio. Les esclaves libérés s'étaient mêlés à des rapatriés du Nouveau Monde, comme les Marrons de la Jamaïque ou les *Nova Scotians*, Noirs loyalistes réfugiés au Canada après l'indépendance des États-Unis. Il en résultait un peuple nouveau enraciné sur la péninsule de Sierra Leone.

Malgré des survivances africaines vivaces et le particularisme de certains groupes comme les Yoruba, connus sous le nom d'Aku, qui gardèrent longtemps leur langue, la personnalité du peuple krio paraît déjà cristallisée aux alentours de 1860. Anglicans ou presbytériens à l'origine, plus tard méthodistes, portant haut-de-forme et redingote, fiers de leur anglais classique, bien que le dialecte qu'ils développèrent devint bientôt véhicule littéraire, ces hommes offraient, de Kissy Street à Pademba Road, un étrange calque de l'Angleterre victorienne. L'humeur raciste de certains s'en offensait, tel l'odieux Burton, qui ne voyait dans tout cela que singeries.

La forte acculturation de ce groupe lui assura un rôle disproportionné à son nombre. Ses fils allaient bientôt chercher la consécration des universités britanniques, et certains atteindront la notoriété en médecine et surtout en droit, tel le célèbre Sir Samuel Lewis. A un niveau plus bas, ils occupèrent les cadres de l'administration et du commerce. Dans ce « tombeau de l'homme blanc » qu'était la Sierra Leone, leur présence était providentielle et les services inestimables qu'ils rendirent au colonisateur s'étendirent bien au-delà de leur pays.

En Gold Coast et au Nigeria, ils servirent de catalyseurs à des sociétés analogues et ouvrirent la voie au nationalisme.

Leur opinion s'exprimait par une presse proliférante et instable, si bien qu'elle prit vite du poids. Elle domina bientôt le club distingué qu'était la Sierra Leone Association, fondée en 1872 sous l'influence du Gouverneur Pope Hennessy. Cet Irlandais de tendance nationaliste, hostile à tout impérialisme, avait conquis la sympathie des Krio en encourageant leur rêve de gouvernement autonome.

Freetown offrait ainsi le spectacle, étonnant pour l'époque, d'un groupe africain admis à fréquenter les couches supérieures de la société coloniale. C'est seulement au début du xx^e siècle que la mise en place d'une nouvelle forme d'administration par des fonctionnaires immigrés refoulera les Krio vers le bas de l'échelle sociale, avec d'inévitables séquelles de frustration et de racisme.

La démission britannique.

La Sierra Leone était donc, dans le troisième quart du xix^e siècle, une colonie très exceptionnelle. Mais il faut prendre conscience de son exigüité. Juridiquement elle se limitait à la péninsule et son influence politique ne s'écartait nulle part des rives de la mer. La maturité économique et sociale qu'elle atteignit vers 1860 aurait sans doute suscité un mouvement d'expansion territoriale, si sa politique n'avait pas été étroitement déterminée par la conjoncture impériale, telle que Londres l'interprétait. C'est justement alors, exactement en 1865, qu'un *select committee* de la Chambre des Communes s'opposa formellement à toute expansion territoriale en Afrique occidentale. Faute de pouvoir évacuer sur-le-champ les possessions existantes, le Comité recommandait de les orienter vers le *self government* et une éventuelle indépendance.

Dès l'année suivante, les Français s'installaient militairement dans les Rivières du Sud (Rivières du Nord, pour les Britanniques) où ils jetaient les fondements de la Guinée française. Grâce à l'usage fréquent de la force militaire, ce pays échappa vite aux traitants krio qui le considéraient pourtant depuis longtemps comme leur.

Cette politique d'immobilisme sera imposée par Londres jusqu'en 1890 et, bon gré mal gré, les gouverneurs successifs devront subir passivement les empiétements français. Ils agiront donc nécessairement par la voie de la diplomatie, qui seule leur restait ouverte. Inspirés par le commerce local et l'opinion krio, ils feront de leur mieux pour assurer la liberté des routes et ouvrir l'accès aux vastes étendues du Soudan, où la concurrence française ne se faisait pas encore sentir. Cette politique, inaugurée en 1869 par le grand voyage de Winwood Reade au Sankarã et au Burè, connut des succès marquants à l'occa-

sion des missions du célèbre pasteur noir Blyden à Falaba en 1871, et au Futa-Dyalô un an plus tard. Un de ses compagnons poussa même jusqu'à Kankan.

Krio et Dyula.

Les Krio se sentiront vite déchirés entre leurs ambitions africaines et leur condition de sujets britanniques. L'espoir de l'autonomie les emplissait de loyalisme victorien, car ils pensaient être appelés à incarner l'idée impériale dans l'Ouest africain, comme des Blancs le faisaient en Australie ou au Cap. Ils étaient donc partisans d'une expansion territoriale qui sauvegarderait l'avenir de la colonie, mais ils n'étaient pas en état de la financer, et Londres méprisait leurs intérêts, comme le prouvait l'abandon des Rivières aux Français.

Deux tendances se firent alors jour. Le loyalisme impérial s'exprimait par le strict gentleman qu'était Sir Samuel Lewis qui se heurtera d'ailleurs aux autorités quand s'évanouira le rêve d'autonomie.

L'autre parti s'incarnait dans le docteur Edward Wilmot Blyden, natif des Antilles danoises, un ecclésiastique presbytérien dont la vaste culture classique s'étendra bientôt aux langues sémitiques. Après des années au Libéria, il avait rejoint la Sierra Leone en 1871 et servait d'agent politique à Pope Hennessy. La découverte des musulmans peuls provoqua une véritable révolution dans sa pensée. Il menait une lutte difficile parmi les Krio et surtout les missionnaires pour la défense des valeurs africaines méprisées et foulées aux pieds comme des sauvageries diaboliques. En rentrant de Timbo, ce protestant eut la révélation soudaine que la rédemption de la race noire passait par l'islam. Cette religion permettrait aux animistes de sortir de la barbarie sans se renier par une imitation servile des Blancs. Les idées de Blyden furent d'autant mieux reçues qu'une conjonction naturelle s'opérait entre la vocation commerciale des Krio et celle des Dyula qui contrôlaient les caravanes de l'hinterland. L'influence de Blyden restera limitée sur le vieux Togolais Lawson, de la famille royale d'Anecho, qui assura pendant vingt ans, jusqu'en 1888, les fonctions d'interprète principal. Elle sera, par contre, décisive sur son remplaçant, James Christopher Parkes, un Krio distingué qui atteindra le rang de *Secretary for Native Affairs* et adoptera une attitude nettement pro-musulmane. Blyden venait d'ailleurs de rentrer à Freetown pour fonder *The Sierra Leone Weekly News*, quand les Samoriens déferlèrent sur la côte. Il est probable qu'il ne fut pas sans influencer l'attitude des autorités britanniques envers l'Almami. Celui-ci va désormais incarner l'islam soudanais aux yeux de la colonie qui sera obsédée durant de longues années par les problèmes posés par son voisinage.

Sir Samuel Rowe.

Pendant près de quinze ans, l'histoire de la Sierra Leone fut dominée par la puissante figure de Sir Samuel Rowe. Quand ce chirurgien militaire assumait l'intérim du Gouverneur Kortright en 1874, il comptait déjà de longs services en Afrique occidentale. Cet homme d'une grande vigueur physique, autoritaire sinon despotique, était aussi un bourreau de travail, passionné des petits détails de la vie administrative et incapable de déléguer la moindre parcelle de son autorité. Comme il était doué d'une certaine ruse et d'une grande obstination, on comprend qu'il n'ait pas toujours été aimé. « He never was a gentleman and has risen too soon », écrira de lui le major Festing, qu'il avait pourtant appelé à son état-major. Il sera impopulaire parmi les Krio, ne cachant guère le mépris dans lequel il les tenait.

Il partageait pourtant leurs convictions impérialistes, et seuls les ordres de Londres l'empêchaient de les mettre en pratique. Par des intrigues habiles, il réussit, dans une certaine mesure, à contenir la pression française sur la frontière du nord. Il préparait ainsi la Convention du 22 juin 1882, qui limitait les dégâts en laissant les Scarcies aux Britanniques, mais qui éliminait ceux-ci des Rivières du Nord. La Sierra Leone était ainsi mutilée au moment précis où Borgnis-Desbordes marchait du Sénégal au Niger, amorçant le vaste mouvement tournant qui allait amener la France, dix ans plus tard, sur les arrières de Freetown.

II. — COMMERCE ET POLITIQUE

I. *Premiers contacts.*

Rowe ne pouvait prévoir ce danger et, faute de mieux, il avait encouragé l'expansion commerciale en direction du Soudan. Les négociants de Freetown s'y employaient de leur côté. C'est ainsi qu'en 1879, Verminck avait envoyé Zweiffel et Moustier reconnaître les sources du Niger. La même année, au mois de mars, des caravanes particulièrement nombreuses s'étaient présentées à Freetown, où Lawson les avait soigneusement interrogées sur la situation dans l'hinterland. Sur sa suggestion, Rowe écrivit alors aux souverains qui paraissaient les plus importants, en affirmant sa volonté de garder les routes ouvertes et son désir de voir venir à lui les Dyula. Parmi les destinataires, on remarque un certain Samudu qui venait d'occuper le Balèyà, sur les frontières du Futa-Dyalô et du Dinguiraye des Toucouleurs.

L'ambassade de 1879.

Notre Samori, qui entre ainsi en scène, achetait des armes venues de Freetown depuis au moins une dizaine d'années. Mais il n'organisait pas encore de grandes caravanes, si bien que nous ignorons avec qui il commerçait. La puissance que lui donnait soudain la maîtrise du Haut-Niger et les grands desseins qu'il nourrissait expliquent qu'il ait à ce moment augmenté ses achats, ce qui lui valut d'être distingué par Rowe. Les lettres de celui-ci furent confiées à deux interprètes de langue malinké, Sannoko Madi et Mamadu Wakka, qui allaient devenir les spécialistes des relations avec Samori. Ils quittèrent Freetown le 13 avril 1879 et visitèrent le Faama (non encore Almami) qui hivernait à Sarèya dans le Balèyà. Celui-ci les fit accompagner au retour par un homme de confiance, Fode Alasan Surumadi, avec des cadeaux destinés à Rowe et la mission d'organiser le commerce de Freetown. Bloqués à Dinguiraye par les Hubbu du chef Abal, ces Peuls hérétiques qui tenaient tête au Futa-Dyalô depuis un quart de siècle, ils restèrent malheureusement absents un an et demi. Quand ils rentrèrent à Freetown, en octobre 1880, Rowe, muté en Gold Coast, avait quitté le pays. Son intérimaire, le *Chief Justice* Streeten, négocia cependant avec les envoyés de Samori ; mais une partie de ceux-ci disparut en Mèlakuri, sur le chemin du retour, avec les cadeaux des Britanniques.

L'invasion samorienne.

Ces relations prometteuses avaient donc avorté. Pendant les trois années qui suivirent, Samori acheta certainement des armes en petites quantités et par divers intermédiaires, mais, sur le plan des relations officielles, régna un silence total. Cette période est d'ailleurs décisive pour la construction de l'empire, car elle vit l'écrasement simultané des Sisé et de Kankan ; après quoi le conquérant imposa son hégémonie aux Malinké et aux Bambara. En 1883, enfin, il élimina du Konyâ méridional son plus vieux rival, Saɣadyigi, le *māsa* animiste de Gbākundo, alors que ses hommes assiégeaient déjà depuis un an les Hubbu sur les frontières du Futa. Dès les premiers mois de 1884, avec une vitesse foudroyante, le *finā* Langamã-Fali, homme de confiance de Samori, élimina ces révolutionnaires peuls, puis mit le siège devant Falaba, capitale du vieux royaume Dyalonkè du Sulimana.

Ces trois années avaient été mauvaises pour la Sierra Leone. La crise mondiale ébranlait sa vie économique et les négociants, incapables d'en analyser les causes, accusaient les troubles de l'intérieur de gêner le commerce. La guerre Yoni se poursuivait sur le Rokèl, aux portes mêmes de Freetown et le Gouverneur Havelock était incapable d'y mettre fin. Il s'inquiéta en apprenant que les émissaires de

Samori descendaient sur les Scarcies en présentant les bras et les jambes coupés d'Abal, à l'appui d'un message menaçant. Le Gouverneur prit alors contact avec les sofas, en les félicitant d'ouvrir les routes, mais en rappelant que Falaba était depuis longtemps dans l'amitié des Britanniques.

La mission de Dauda Kaba.

L'intervention de Havelock parut d'abord inutile puisque Falaba tomba en octobre et fut rasée au sol. Les routes de la côte s'ouvraient dès lors aux Samoriens et l'affolement régna jusqu'à Port Lokko, ce bastion de l'influence britannique. A la surprise générale, les vainqueurs ne bougèrent pas. On apprit bientôt qu'une mission approchait, venant du lointain Bisandugu, sous les ordres d'un homme de Kankan, Dauda Kaba que l'Almami avait personnellement chargé de négocier avec les Britanniques. En descendant les Scarcies, jusqu'à Kambya et Port Lokko, Dauda recueillit de nombreux ralliements. A Freetown, où il arriva le 29 janvier 1885, l'Administrateur Pinkett lui réserva une somptueuse réception. Pleins d'espoir, les négociants de Freetown prirent contact avec ces nouveaux clients qui marquèrent leur volonté d'établir des relations permanentes en choisissant des *dyatigi*, hôtes et courtiers selon la tradition, parmi les musulmans de la ville. La colonie se rassura aussitôt en voyant que ces conquérants pensaient surtout à faire du commerce.

Rowe et Nalifa-Mudu.

Rowe débarqua quelques jours plus tard. Il revenait, à la demande de la Chambre de commerce de Liverpool, pour sauver la Sierra Leone de la déconfiture et parer au danger d'un investissement français que l'occupation de Bamako venait de révéler.

Il était à peine installé que les Samoriens, reprenant leur marche vers la mer, submergèrent le pays limba, puis les Scarcies et s'immiscèrent dans la guerre civile qui déchirait le Morea. Ils se trouvaient ainsi aux portes du poste français de Benty. Les alliés des Britanniques s'affolèrent une fois de plus, surtout les Temné de Port Lokko qui se croyaient visés puisque les principales routes de l'hinterland aboutissaient chez eux. Il n'y avait pourtant là aucun changement dans la politique samorienne, mais l'effet d'un simple malentendu. Fort du succès de Dauda, Langamã-Fali ne pensait pas qu'il offensait le Gouverneur en étendant son emprise jusqu'aux limites de l'influence britannique. Sannoko-Madi, qui se rendit aussitôt à Samaya où le conquérant venait de s'installer, s'entendit aisément avec lui. Le Temné fut proclamé « ferme de la Reine » et les sofas s'engagèrent à le respecter. Sannoko-Madi revint à la côte en compagnie de Nalifa-

Mudu, homme de confiance de Samori, et tous deux rencontrèrent le major Festing venu à leur rencontre à Port Lokko. Ils y tinrent, le 8 août, une grande palabre et réussirent à rassurer les Temné. Nalifa-Mudu séjourna alors de longs mois à Freetown où il organisa dans les moindres détails le commerce des armes. Il se lia d'amitié avec des Krio influents, dont Parkes est le plus notable, et il établit des relations étroites avec les principales maisons de la place, comme la Sierra Leone Coaling Co et Swanzy, mais aussi Verminck, qui allait se transformer deux ans plus tard en C.F.A.O.

2. *Stabilisation.*

La situation était dès lors stabilisée le long d'une véritable frontière où le mouvement des caravanes se déroulait sans à-coups. Leurs chefs jouaient un véritable rôle diplomatique en transmettant les messages qu'échangeaient le Gouverneur et Samori. Le plus notable était Lāsana Turè, un parent éloigné de l'Almami, qui était d'ailleurs cordialement détesté par Langamā-Fali dont il surveillait accessoirement la conduite. Ce général, jugeant qu'il contrôlait solidement la côte, avait laissé Sori-Ulè, en garnison à Karèna, sur la frontière Loko, pour surveiller les routes des caravanes et s'était transféré avec son armée sur le Haut-Niger. Il y livrait d'interminables combats aux Kisi et aux Lèlè retranchés dans leurs montagnes inexpugnables.

Espoirs et inquiétudes de Rowe.

Rowe se réjouissait de l'amitié des sofas car sa petite garnison, à peine suffisante pour défendre Freetown, était incapable de protéger les pays voisins, dont la destruction pouvait ruiner la colonie. Le Gouverneur pensait, en outre, que cet immense empire, soucieux de la sécurité des routes caravanières, ouvrait de vastes perspectives au commerce de la Sierra Leone. Puisque Londres lui interdisait d'élargir ses frontières, il espérait que des liens économiques étroits, consacrés par une habile diplomatie, feraient basculer tout l'État samorien dans l'orbite britannique. Il se préparait ainsi pour le jour où Londres abandonnerait sa politique de démission et lui permettrait de porter d'un seul coup l'Union Jack jusqu'aux portes de Ségou.

Il s'employait, en attendant, à consolider la colonie. Une solution à la guerre Yoni fut imposée militairement en novembre 1887, dégageant enfin la vallée du Rokèl. L'autorité britannique s'étendait pour la première fois au-delà de la bande côtière et assumait ainsi le contrôle d'une nouvelle route vers l'hinterland.

Cette grande politique était soutenue par l'opinion locale, mais manquait tragiquement de moyens, comme en témoigne l'attitude de

Samori. Celui-ci préférait évidemment les Blancs paisibles de la côte, qui armaient ses troupes, aux adversaires redoutables qui l'attaquaient sur le Niger. Ni ce sentiment, ni l'intensité croissante du commerce, ne pesaient pourtant devant la logique de la force. Battu par Frey, pressé de marcher contre Sikasso qui fermait sa frontière orientale, l'Almami se lia à ses ennemis français par deux traités signés à Kenieba Kura en 1886 et à Bisandugu en 1887. Seuls des accords oraux régleront ses relations avec ses amis anglais.

La situation se dégrada d'ailleurs assez vite sur les frontières de la Sierra Leone. Les populations frontalières, habituées de longue date au commerce de Freetown, supportaient mal l'occupation samorienne, dont on ne saurait nier qu'elle fut lourde et souvent oppressive. Dès la fin de 1886, des réquisitions de vivres massives, destinées au siège de Sikasso portèrent leur exaspération à son comble. Or le Gouverneur avait le même intérêt que les sofas à éviter des troubles qui gêneraient le commerce. Ses agents s'employèrent donc à calmer les autochtones qui y virent la preuve d'une collusion entre les Britanniques et les envahisseurs. Le major Festing, qui supervisait Lawson, identifia vite Suluku, le puissant chef des Limba de Bumbã, comme le responsable de cette agitation, car il poursuivait de la même haine les envahisseurs et les musulmans indigènes qui les avaient accueillis.

Première Mission Festing.

Rowe et Festing partirent en congé durant l'hivernage de 1886 alors qu'un nouveau sujet d'inquiétude se révélait à eux. Le bruit courait en effet que Samori avait traité avec la France, et le voyage à Paris de Dyaulè Karamoço paraissait le confirmer. Au mois d'octobre, Freycinet informa effectivement Egerton, secrétaire de l'Ambassade britannique, de l'existence d'un accord. Il ne pouvait en révéler la teneur mais, selon le droit international de l'époque, cet acte suffisait à faire basculer tout l'État samorien dans la mouvance française. Le Gouverneur, consterné, comprit aussitôt que sa colonie serait réduite au cordon littoral, ce qui ruinerait sans appel ses ambitions commerciales.

Le capitaine (plus tard Sir John) Hay, qui assurait l'intérim, venait justement de recevoir le caravanier Lāsana, qui niait absolument que Samori ait cédé son pays. Comme la crise du Limba s'aggravait par ailleurs, Festing obtint enfin que le *Colonial Office* l'envoyât en mission dans l'arrière-pays pour résoudre cette énigme. Il écourta à cet effet son congé et quitta Freetown le 8 mars pour visiter les sofas. La saison était trop avancée pour qu'il gagnât Bisandugu avant les pluies ; aussi devait-il se contenter de calmer les Limba et d'envoyer à Samori une lettre annonçant sa visite après l'hivernage. Dans ces limites étroites, Festing réussit, puisqu'il fit réparer certaines exactions par Sori-Ulè,

si bien que les Limba ne se révoltèrent pas et que la paix fut maintenue sur les pistes du colportage. Le major gagna la Gambie au début de mai pour faire son rapport à Rowe, que la lutte contre Fode Kaba maintenait à Bathurst.

Festing chez Samori.

Cette première mission n'avait procuré aux Britanniques qu'un court répit. Ils apprirent bientôt la visite de Peroz à Bisandugu, tandis qu'une insurrection contre les sofas éclatait sur la Haute-Scarcie et gagnait bientôt le nord du Limba. Nalifa-Mudu revint au même moment à Freetown avec un message de Samori qui réclamait Festing d'urgence. Ce rebondissement de la crise incita Londres à confirmer, le 8 septembre, l'envoi d'une mission qui enquêterait auprès de Samori en personne, mais Lord Stanhope exigea, le 16 novembre, qu'elle soit réservée à Festing.

Le Gouverneur, mécontent, manœuvra désormais pour retarder le départ de son subordonné qui ne lui pardonnera jamais ce double jeu. Cet officier retraité et sans fortune se croyait poète mais son parti pris d'originalité et son goût pour les vêtements exotiques dissimulaient de grands desseins personnels. Nous sommes à l'époque des compagnies à charte, et les plus folles ambitions paraissent alors possibles. Festing avait construit des châteaux en Espagne avec son ami Alldridge, cet agent de Swanzy qui deviendra bientôt un célèbre *travelling commissioner*. Le major voulait profiter de sa mission pour extorquer à Samori la concession d'un chemin de fer de Freetown au Niger, ou même à Bisandugu, et celle de plusieurs factoreries bien placées. Il pensait alors quitter le service et faire fortune comme promoteur d'une grande idée. On comprend qu'il ait voué une véritable haine à Sir Samuel dont la roublardise risquait de ruiner ses projets.

Festing réussit pourtant à quitter Freetown le 16 janvier 1888 et tomba aussitôt en pleine insurrection. Les sofas de Sori-Ulè, investis de toutes parts, étaient aux abois. Le major leur sauva la mise en les réquisitionnant comme escorte sous prétexte de le guider chez Samori. Il gagnait ainsi la reconnaissance des Limba, débarrassés de leurs occupants, et assurait à ceux-ci une retraite honorable. Il excéda aussitôt ses pouvoirs en signant le 2 février un traité imposant à Sulugu la prépondérance britannique. Festing pensait assurer ainsi la sécurité des routes caravanières et amorcer discrètement l'expansion territoriale que Londres interdisait toujours.

Sa mission s'avérait cependant difficile car il venait d'apprendre que Samori se trouvait depuis des mois très loin dans l'est où il combattait un certain Tyèba. Langamā-Fali l'avait rejoint devant Sikasso avec ses meilleures troupes, en laissant Mafindi-Kabaya et le gouvernement de l'ouest à la garde des forces médiocres que commandait

Sidi-Baba. La mort de ce général donna bientôt la preuve que l'Almami avait affaire à forte partie, mais Festing ne se laissa pas décourager et poussa de l'avant avec une obstination remarquable. Il traversa rapidement le Sankarã mais perdit près d'un mois à Bisandugu que gardait Sãrankènyi, l'épouse principale de Samori. C'est seulement le 19 mai qu'il atteignit le camp de Héérèmakono, cette ville provisoire que les assiégeants avaient construite pour attaquer Sikasso.

Samori accueillit très bien le major. Comme la présence d'un Blanc dans son camp servait sa propagande, il n'hésita pas à l'appâter en affirmant qu'il n'avait signé avec la France qu'un simple traité de paix. Cela répondait trop aux désirs de Festing pour qu'il hésitât à le croire. Il proposa aussitôt à son hôte d'accepter le protectorat britannique, puis il lui fit un tableau des avantages que les concessions privées qu'il sollicitait apporteraient à l'empire. Samori répondit, à sa grande déception, qu'il signerait ce qu'on voudrait mais seulement en rentrant à Bisandugu et qu'il demandait, en attendant, l'aide de Festing pour prendre Sikasso. Le major se borna à donner quelques conseils tactiques, mais il commit une lourde erreur d'appréciation en jugeant que la capitale du Kénédugu tomberait incessamment. Il traîna donc six semaines chez les assiégeants qui n'étaient jamais à court de prétextes pour retarder son départ. La mauvaise foi de Gallieni, qui poussait alors le Wasulu à s'insurger sur les arrières de Samori, plaçait ce dernier dans une situation difficile et explique ses tergiversations. Le conquérant craignait de provoquer une intervention ouverte des Français s'il acceptait les offres politiques des Britanniques. Il signa finalement, le 3 juillet, non un traité mais une promesse de traité, tandis qu'il accordait généreusement à Festing toutes les concessions de chemin de fer et de factoreries qu'il avait demandées.

Le major prit aussitôt le chemin du retour, dans la boue de l'hivernage, mais il était à bout de forces. Il mourut le 17 août, d'une bilieuse à Sininkoro, dans le Sankarã. Cette mission remarquable l'avait mené à 650 miles de Freetown et son journal nous donne des renseignements inestimables sur le siège de Sikasso ou les arrières de Samori. Il reste que, politiquement, c'était un échec, et Festing, qui avait largement excédé ses instructions, aurait été blâmé s'il avait survécu. Ses concessions elles-mêmes reposaient sur l'idée que Samori n'était pas engagé à l'égard de la France, et elles ne pouvaient donc avoir aucune suite.

3. *Perte de contact.*

On pouvait d'ailleurs croire en 1888 que l'histoire de Samori touchait à sa fin. Il avait levé le siège de Sikasso quelques semaines après le départ de Festing pour affronter une insurrection générale, soigneusement attisée par les Français et qui s'étendait aux trois quarts de

l'empire. De la Sierra Leone au Milo, le pays s'était soulevé de mai à août, et les garnisons de Sidi-Baba avaient pris la fuite, tandis que les Limba dépouillaient et massacraient les caravanes remontant de Freetown. Les Dyula étant classés *a priori* comme samoriens, tout le commerce de l'hinterland s'arrêta d'un seul coup.

La crise en Sierra Leone.

Sir Samuel, épuisé, était mort en mer au début d'août, et il incomba à son intérimaire, Sir John Hay, d'affronter cette crise. Les approches de la colonie étaient plongées dans une profonde anarchie où s'agitaient d'innombrables chefs d'insurgés.

Personne ne pouvait dire où Samori se trouvait, ni même s'il existait encore. C'est avec le plus grand mal que les agents de Hay, comme Mamadu Wakka, ramenèrent un peu d'ordre dans le Limba et firent rouvrir quelques pistes vers le Futa-Dyalô. Les principaux soucis des Britanniques se concentraient d'ailleurs sur les Scarcies où le chef du Tambakha, Karimu, encouragé par les Français, menait contre eux une guerre impitoyable. C'est seulement en avril 1891 que le colonel Ellis prendra d'assaut sa citadelle de Tambi.

Ressaisissement britannique.

Toujours est-il que la Sierra Leone resta pratiquement coupée du Soudan pendant de longs mois, justement décisifs. C'est alors que la colonie fut séparée de la Gambie et acquit son assiette définitive, tandis qu'un accord franco-britannique amorçait, le 10 août 1889, un règlement général des frontières ouest-africaines. Du côté de la Sierra Leone, Londres avait réussi à limiter les dégâts. Renonçant à contester le protectorat de la France sur l'empire samorien, Salisbury avait obtenu qu'une frontière soit tracée des Scarcies aux sources du Niger, près du mont Tembikunda. Il en était fort satisfait, considérant qu'il assurait à Freetown un hinterland suffisant, mais ce ne fut pas l'avis de la colonie. Celle-ci protesta désespérément contre cette ligne d'investissement qui l'isolait du Soudan et ruinait ses espoirs d'expansion commerciale.

Dans ces étroites limites, on lui permit du moins de renoncer à la désastreuse politique de 1865. Les années 1889 et 1890 virent les *travelling commissioners* faire des tournées continuelles pour traiter avec les principaux chefs de l'hinterland. Londres bloquait toujours la garnison sur la péninsule, mais le ministre autorisa, le 15 janvier 1890, la création d'une milice, la *Frontier Police*, qui installa aussitôt de nombreux postes à travers les territoires sous traités.

Ainsi prenait fin l'inaction qui avait tourmenté Rowe toute sa vie, mais il était trop tard pour réaliser les vastes rêves qu'il avait nourris.

4. *Le temps des armes.*

Retour de Samori.

Durant toute l'année 1889, Samori avait justement lutté avec acharnement pour reconstruire son empire. Il y était finalement parvenu, mais à un prix effrayant. Les rebelles vaincus s'étaient réfugiés chez les Français, laissant d'immenses territoires, comme le Sankarã, réduits à l'état de désert, semés de ruines et de cadavres. L'Almami était conscient du désastre et savait, en outre, fort bien que les Français lui accordaient seulement un sursis. Archinard s'employait à détruire l'empire toucouleur, et on pouvait prévoir qu'il ne ferait guère attendre son autre partenaire, une fois parvenu à ses fins. Pour se préparer à cette lutte inévitable, Samori avait besoin de rouvrir la route de Freetown et de reprendre le commerce des armes, et il subordonna toute sa politique à cette fin.

C'est ainsi que Tyémogho Bilali, homme de confiance de Samori, traversa le Haut-Niger en janvier 1890 et submergea sans la moindre peine le Sulimana et le Kuranko occidental. Il s'arrêta seulement dans le Kokunya, sur les confins du Futa-Dyalö, quand il apprit le voisinage de l'administrateur français de Benty.

Le Traité Garrett.

Les sofas se montraient donc, une fois de plus, à la frontière du Limba où l'affolement régnait, car le massacre des Dyula, deux ans plus tôt, n'était pas oublié. Hay envoya aussitôt le *travelling commissioner* Garrett au-devant des envahisseurs. Quittant Freetown le 7 mars 1890, cet officier rencontra Bilali à Kalyeri dans le Sulimana, le 28 avril. Il le décida à ne pas pousser plus loin sans nouveaux ordres de Samori et lui fit admettre que la sécurité des routes en pays limba était du ressort du Gouverneur.

Après ce premier succès, Garrett marcha jusqu'à Bisandugu où Samori lui offrit, le 21 mai, une somptueuse réception. L'Almami attendait trop des Britanniques pour ne pas leur accorder tout ce qu'ils voulaient. Garrett, interprétant largement ses instructions, lui fit signer le 24 un traité de protectorat qu'il jugeait utilisable au cas où Londres cesserait de reconnaître les accords franco-samoriens. Il obtint en outre la cession pure et simple des pays de la rive gauche du Niger. L'Almami promit volontiers d'évacuer le Sulimana occidental, car il espérait que les Britanniques occuperaient au plus tôt Falaba et Farana, avant que la guerre française ne reprît. Garrett hissa l'Union

Jack en ces deux points, sur le chemin du retour puis, plus heureux que Festing, il retrouva Freetown le 4 juillet.

Échec du protectorat.

Nalifa-Mudu s'y présenta bientôt avec mission de s'embarquer pour Londres et de rendre visite à la Reine, si le traité était accepté. La conjoncture lui était malheureusement tout à fait défavorable, et c'est en vain que Hay couvrit Garrett et lutta avec la dernière énergie pour faire accepter les propositions de Samori. Français et Britanniques venaient de conclure le célèbre accord de 1890 et Salisbury ne pouvait mettre les intérêts d'une colonie secondaire en balance avec sa grande politique. Dès le mois de septembre, Hay dut s'avouer battu. Il interdit l'embarquement de Nalifa-Mudu, mais celui-ci resta définitivement dans la colonie pour organiser le commerce des armes. En octobre, un détachement de la *Frontier Police* alla occuper Falaba et prendre possession du Sulimana occidental. Il établit un avant-poste à Kalyeri, à dix kilomètres du village Dyalonkè de Bendikunda que Bilali avait rebaptisé Héérèmakono (« Attente du bonheur ») en y installant son quartier général.

Les marchands d'armes.

La situation allait dès lors se stabiliser jusqu'en février 1893. Les caravanes passaient sans peine et leur rythme s'accélérait, car les achats d'armes de Samori se faisaient massifs. Tous les chasseurs de l'empire étaient mobilisés pour abattre les éléphants, l'ivoire étant la marchandise la plus commode pour payer les négociants de Freetown. On peut estimer à environ 7 000 le nombre des fusils modernes que l'Almami se procura alors. La Convention de Bruxelles avait proscrit ce commerce dès le 2 juillet 1890, mais elle ne sera pas rendue exécutoire en Sierra Leone avant août 1893, et des facilités seront encore accordées pour l'écoulement des stocks déjà constitués. Les commerçants auront le temps de faire d'ici là de superbes bénéfices.

Quelques statistiques, dressées à la fin de cette période, prouvent que la plus grande partie des armes des sofas provenaient de Swanzy et de la C.F.A.O. Le fait mérite d'être souligné, car dès avril 1891, l'attaque soudaine d'Archinard, lancée en pleine paix, avait rouvert les hostilités entre Samori et la France. Dès lors, et jusqu'en 1894, la presse coloniale de Paris se déchaîna contre la perfide Albion, coupable d'armer les ennemis de la France.

Précisons que les commerçants de l'époque trouvaient naturel de vendre des armes aux Africains en conflit avec leur propre gouvernement, par le truchement de factoreries établies en terre étrangère.

C'est ainsi qu'avait procédé Swanzy durant la guerre de 1873, quand son comptoir de Bassam livra des fusils aux Ashanti en lutte contre la Gold Coast. Il provoqua ainsi le blocus de cette possession française à la grande indignation des nationalistes de Paris.

Entre Français et Britanniques.

Londres avait décidé d'abandonner Samori, mais Freetown ne pouvait honnêtement souhaiter la victoire des Français. Les négociants de la place se résignaient à la perte inévitable du commerce soudanais, mais les Krio, toujours favorables aux musulmans, étaient saisis d'un véritable désespoir à l'idée de voir disparaître celui qui aurait pu régénérer la race noire. Ils prenaient soudain conscience de leur solitude au sein de l'Empire britannique.

La commission de délimitation, qui devait marquer sur le terrain les frontières arrêtées en 1889, suscita bientôt une nouvelle crise.

Dirigée du côté britannique par le capitaine Kenney et du côté français par l'Administrateur Lamadon, elle se réunit en décembre 1891. Les Français comprirent aussitôt qu'ils risquaient une grave humiliation, car il faudrait s'enfoncer profondément dans un territoire tenu par les sofas, contre qui la guerre avait repris. Ils ne pourraient passer qu'en se plaçant sous la protection de leurs collègues britanniques, et cette perspective explique que Lamadon ait provoqué la rupture dès le 29 janvier, en invoquant les plus mauvais prétextes. Il s'avança ensuite sur les frontières du Futa en ameutant les populations et en les incitant à se jeter contre Bilali, tandis que Kenney, bien reçu partout, traversait paisiblement la zone samorienne.

La propagande française obtint alors des résultats remarquables. De part et d'autre de la piste de Falaba à Freetown, les Kuranko et les Dyalonkè subissaient le joug de Bilali avec une impatience croissante. Il était facile de dénoncer l'attitude des Britanniques qui conseillaient aux vaincus de rester soumis, sous prétexte de ne pas troubler le commerce de leurs maîtres. A l'appel des Français, qui vilipendaient la complicité unissant la Sierra Leone aux sofas, la Haute-Scarcie se souleva. La situation devint si dangereuse que le *Chief Justice* Sir William Quayle-Jones, qui assumait l'intérim en l'absence de Hay, alla visiter Bilali d'avril à juillet 1892. Le *kèlètigi* promit de ne pas étendre son territoire et de se borner à garder les routes, mais il refusa nettement de se retirer derrière le Niger. Sir William ne pouvait guère prendre les armes contre les sofas et ne parvint donc pas à rassurer les amis des Britanniques, ni à disloquer le parti français déjà solidement constitué.

Un nouveau Gouverneur, Sir Francis Fleming, venait d'ailleurs de prendre en main la colonie, après une longue carrière dans le calme

des Antilles. Il sympathisa aussitôt avec les Krio et épousa leurs préjugés favorables à Samori. Parkes, à qui il accordera une confiance et une estime particulières, sut l'ancrer dans ces bonnes résolutions.

La concession Jones.

La Sierra Leone Coaling Co, encouragée par l'échec de la délimitation, tentait justement un ultime effort en faveur de Samori. Les lignes de navigation Elder, Dempster and Co étaient alors dirigées par Alfred Lewis Jones, garçon de cabine gallois qui s'était hissé au plus haut niveau à force d'obstination et d'habileté. Au début de 1892, il avait dirigé sur Freetown le capitaine Williams qui s'enfonça vers l'intérieur avec une centaine de fusils à répétition, somptueux cadeau pour Samori. Il trouva celui-ci à Kabyando, dans les montagnes dominant Kérwané que le colonel Humbert venait d'occuper. Williams, homme peu cultivé, nous a laissé un rapport étrangement mélodramatique, mais il fut certainement le témoin d'événements exceptionnels. On posa certain jour sur ses genoux la main d'un officier français récemment tué. Humbert n'ayant abandonné à l'ennemi le corps d'aucun Européen, il s'agissait certainement des restes du capitaine Ménard, tombé deux mois plus tôt en combattant Sekoba sous les murs de Séguéla (Côte-d'Ivoire), mais le Britannique resta dans l'ignorance de cette affaire.

Williams réussit d'ailleurs parfaitement dans sa mission. Samori, aux abois, était disposé à tout accepter. Il signa la concession perpétuelle d'un chemin de fer et fit l'abandon de tous ses droits régaliens sur un vaste territoire entourant Kouroussa, où Jones aurait le monopole du commerce et des mines, le droit de battre monnaie, d'établir des lois ou règlements, enfin d'organiser une police armée. Ce riche secteur du Haut-Niger était déjà en partie aux mains des Français, mais la hâte de Samori ne témoigne pas moins d'une situation désespérée.

L'ultime effort de Jones ne pouvait cependant rien changer à la conjoncture. Il eut beau transmettre ses titres au *Colonial Office* et requérir l'aide du gouvernement, il ne pouvait empêcher que la Grande-Bretagne ait reconnu l'annexion de ce territoire par la France. Le *Foreign Office* l'invita à s'adresser à Paris pour faire valoir ses droits et la Sierra Leone lui interdit d'envoyer une nouvelle mission à Samori vers la fin de 1892.

Samori sort de scène.

Il n'était d'ailleurs plus temps. En décembre 1892, Bilali rejoignit Samori sur le Nyâdâ pour livrer ses derniers stocks d'armes. L'Almami avait tiré les leçons de la colonne Humbert et il allait désormais se

dérober devant les Français. Il pensait encore à ouvrir une route gagnant vers Freetown par les franges forestières du Kisi et du Kono, mais il n'en eut pas le temps.

De janvier à avril 1893, les colonnes de Combes balayèrent les cours supérieurs du Milo et du Niger, rejetant les Samoriens à des centaines de kilomètres vers l'est et les coupant définitivement de la Sierra Leone.

L'entrée du capitaine Briquelot à Héérèmakono, le 1^{er} février 1893, ouvrait donc une ère nouvelle. L'étau français s'était refermé sur la colonie britannique, les routes du Soudan lui étaient désormais fermées et ses nouveaux voisins allaient faire preuve d'une étonnante âpreté, arguant du droit de conquête pour contester l'accord de 1889. Freetown, consternée, devra faire son deuil de Héérèmakono, et il faudra la pression de Paris pour imposer aux bouillants militaires un certain respect des traités.

L'établissement de la nouvelle frontière n'ira d'ailleurs pas sans incidents. Porèkèrè, l'un des lieutenants de Bilali, s'était trouvé isolé par l'avance de Combes et il s'enfonça profondément en territoire britannique dans l'espoir d'ouvrir la route forestière réclamée par Samori, très au sud des postes français. La conjonction de ses razzias avec les hésitations de Fleming et la faim de terre des Français provoqua le combat de Waïma où se heurtèrent involontairement les deux puissances coloniales (23 décembre 1893). Cet épisode, intéressant dans la mesure où il éclaire la psychologie des acteurs, n'eut d'ailleurs aucune conséquence. Les Samoriens étaient définitivement éliminés de la région. Quelques semaines plus tard, ils allaient perdre la route de Monrovia où ils se cramponnaient encore (janvier 1894).

ÉPILOGUE

Nous avons volontairement limité à la Sierra Leone cette esquisse des relations de Samori avec les commerçants européens de la côte atlantique. Ce problème prendra un aspect nouveau après 1893, quand le conquérant, qui s'était transporté sur le Comoé et la Volta, prendra contact avec la Côte-d'Ivoire, la Gold Coast et le Togo. Les stipulations de Bruxelles seront en vigueur et le commerce des armes ne portera plus que sur des fusils de traite, à l'exception probable d'une livraison allemande. Cette situation ne troublera guère Samori qui avait déjà trouvé une autre solution en organisant de véritables manufactures pour réparer et fabriquer des fusils à tir rapide, et nous devons considérer avec respect cette performance de l'artisanat africain.

Tout cela n'a cependant pas une importance primordiale. Les dernières années de l'empire de Samori sont décevantes, car elles paraissent

étrangement dépourvues de dynamisme. La révolution dyula, qui avait admirablement réussi, se trouvait condamnée par la conjoncture coloniale. Incapable de se résigner ou de trouver une issue, l'Almami se repliera désormais sur lui-même, s'isolera et s'efforcera de se faire oublier. Ses relations avec l'extérieur seront alors volontairement réduites au minimum.

Au contraire, pendant la période qui vient d'être parcourue, la construction de l'empire entraînait nécessairement le contrôle des routes antiques qui mènent de la forêt ou des savanes à la mer. La nécessité de s'armer contre les Français ne fut ressentie que plus tard, alors que le dispositif était déjà en place.

Samori était ainsi l'héritier d'une longue histoire. Il incarnait l'effort soutenu par les Dyula depuis le xvi^e siècle pour unir leur patrie soudanaise aux comptoirs qui naissaient sur la côte. Il survenait malheureusement au moment où s'annonçait un nouveau « grand renversement », et c'est cette fois de la mer vers les savanes que s'élançait le raz de marée colonial qui, en un quart de siècle, submergea la vieille Afrique.